

## 2. Quelle place accorder à la technique ?

### 2.2 Martin Heidegger (1889-1976)

« L'être-fini du produit et l'être-crée de l'œuvre ont ceci de commun qu'ils dépendent tous deux d'une production. Cependant, la création de l'œuvre a, par rapport à toute autre production, ceci de particulier qu'elle-même est créée dans la chose créée. Mais ceci ne vaut-il pas pour tout ce qui a été produit et même, de façon générale, pour tout ce qui est venu à être ? L'être-produit n'échoit-il pas nécessairement à tout ce qui est produit ? Certainement. Mais dans l'œuvre, l'être-crée est expressément introduit par la création dans ce qui est créé, de telle sorte qu'à partir de ce qui est ainsi produit, l'être-crée ressorte expressément. S'il en est ainsi, il doit être possible de comprendre également l'être-crée à partir de l'œuvre elle-même.

Que l'être-crée ressorte de l'œuvre ne signifie pas qu'on doive remarquer que l'œuvre a été faite par un grand artiste. Ce qui est créé ne doit pas témoigner de la réussite de celui qui a du métier, pour donner ainsi un prestige public au réalisateur. Ce n'est pas le *N.N.* fecit qui veut être porté à la connaissance de tous ; c'est le simple *factum* est qui veut être maintenu dans l'ouvert ; ceci : qu'ici est advenue une éclosion de l'étant, et qu'elle advient encore, précisément en tant que cet être-advvenu ; ceci : qu'une telle œuvre est, plutôt que de n'être pas. Ce choc : que l'œuvre soit cette œuvre, et l'incessance de sa percussion donnent à l'œuvre la constance de son repos en elle-même. C'est justement là où l'artiste, le processus et les circonstances de la genèse de l'œuvre restent inconnus, que ce choc, que ce quod de l'être-crée ressort le plus purement de l'œuvre.

« Qu'il » soit fabriqué appartient également, il est vrai, à tout produit disponible et en usage. Mais ce « que », loin de ressortir du produit, disparaît dans la maniabilité. Mieux un produit nous est en main, moins il se fait remarquer (par exemple, comme tel marteau), et plus exclusivement le produit se maintient en son être-produit. Nous pouvons d'ailleurs noter en tout étant indifférent : qu'il est ; mais nous ne faisons – si même nous le faisons – que l'enregistrer en passant, pour l'oublier tout aussitôt, ainsi que nous le faisons pour l'ordinaire en général. Mais qu'y a-t-il de plus ordinaire que ceci : que de l'étant soit ? Par contre, dans l'œuvre, ceci : qu'elle soit en tant que telle, est précisément l'extraordinaire. Et ce n'est pas que l'œuvre vibre encore sous l'événement de son être-crée ; c'est bien cet événement : que l'œuvre soit en tant que cette œuvre, que l'œuvre projette au-devant d'elle et a toujours projeté autour d'elle. Plus essentiellement l'œuvre s'ouvre, plus pleinement fait éclat la singularité de l'événement qu'elle soit, plutôt que de n'être pas. Plus essentiellement ce choc se fait sentir, plus dépayssante et plus unique devient l'œuvre. Ainsi, c'est dans la production même de l'œuvre que se trouve cette offrande : « qu'elle soit ».

***Chemins qui ne mènent nulle part, L'origine de l'œuvre d'art, Gallimard, Paris, 1962, p. 72 sqv.***

« Où nous votons-nous conduits, si nous avançons d'un pas encore dans la méditation de ce qu'est l'Arraisonement lui-même comme tel ? Il n'est rien de technique, il n'a rien d'une machine. Il est le mode suivant lequel le réel se dévoile comme fonds.

Nous demandons encore : ce dévoilement a-t-il lieu quelque part au delà de tout acte humain ? Non. Mais il n'a pas lieu non plus dans l'homme seulement, ni par lui d'une façon déterminante.

L'Arraïsonnement est ce qui rassemble cette interpellation, qui met l'homme en demeure de dévoiler le réel comme fonds dans le mode du « commettre ». En tant qu'il est ainsi pro-voqué, l'homme se tient dans le domaine essentiel de l'Arraïsonnement. Il ne pourrait aucunement assumer après coup une relation avec lui. C'est pourquoi la question de savoir comment nous pouvons entrer dans un rapport avec l'essence de la technique, une pareille question sous cette forme arrive toujours trop tard. Mais il est une question qui n'arrive jamais trop tard : c'est celle qui demande si nous prenons expressément conscience de nous-mêmes comme de ceux dont le faire et le non-faire sont partout, d'une manière ouverte ou cachée, pro-voqués par l'Arraïsonnement. La question surtout n'arrive jamais trop tard, de savoir si, et comment nous nous engageons proprement dans le domaine où l'Arraïsonnement lui-même a son être. »

### **La question de la technique, in *Essais et Conférences*, Gallimard, Tel, p. 32**

« Les Grecs avaient, pour parler des « choses », un terme approprié *πραγματα*, c'est-à-dire ce à quoi l'on a affaire dans l'usage de la préoccupation (*πραξις*). Cependant, ils laissèrent justement dans l'obscurité le caractère ontologique spécifiquement « pragmatique » des *πραγματα* et déterminèrent « d'abord » ceux-ci comme « simples choses ». L'étant qui fait rencontre dans la préoccupation, nous l'appelons l'*outil*. Ce que l'on trouve dans l'usage, ce sont des outils pour écrire, pour coudre, pour effectuer un travail manuel, pour se déplacer, pour mesurer. Le mode d'être de l'outil doit être dégagé. Ce que nous ferons en prenant pour fil conducteur une délimitation préalable de ce qui fait d'un outil un outil, l'ustensilité.

*Un* outil, en toute rigueur cela n'existe pas. À l'être de l'outil appartient toujours un complexe d'outils au sein duquel il peut être cet outil qu'il est. L'outil est essentiellement « quelque chose pour... ». Les diverses guises du « pour... » comme le service, l'utilité, l'employabilité ou la maniabilité constituent une totalité d'outils. Dans la structure du « pour... » est contenu un *renvoi* de quelque chose à quelque chose. Le phénomène indiqué par ce terme ne pourra être manifesté en sa genèse ontologique qu'au cours des analyses qui suivent. Provisoirement, il convient de porter phénoménalement sous le regard une multiplicité de renvois. L'outil, conformément à son ustensilité, est toujours *par* son appartenance à un autre outil : l'écritoire, la plume, l'encre, le papier, le sous-main, la table, la lampe, les meubles, les fenêtres, les portes, la chambre. Ces « choses » ne commencent pas par se montrer pour elles-mêmes, pour constituer ensuite une somme de réalité propre à remplir une chambre. Ce qui fait de prime abord rencontre, sans être saisi thématiquement, c'est la chambre, et encore celle-ci n'est-elle pas non plus l'« intervalle de quatre murs » dans un sens spatial géométrique — mais un outil d'habitation. C'est à partir de lui que se montre l'« aménagement », et c'est en celui-ci qu'apparaît à chaque fois tel outil « singulier ». *Avant* tel ou tel outil, une totalité d'outils est à chaque fois déjà découverte.

L'usage spécifique de l'outil, où celui-ci seulement peut se manifester authentiquement en son être, par exemple le fait de marteler avec le marteau, ne *saisit* point thématiquement cet étant comme chose survenante, pas plus que l'utilisation même n'a connaissance de la structure d'outil en tant que telle. Le martèlement n'a pas simplement en plus un savoir du caractère d'outil du marteau, mais il s'est approprié cet outil aussi adéquatement qu'il est possible. En un tel usage qui se sert de..., la préoccupation se soumet au pour... constitutif de ce qui est à chaque fois outil ; moins la chose-marteau est simplement « regardée », plus elle est utilisée efficacement et plus originel est le rapport à elle, plus manifestement elle fait encontre comme ce qu'elle est — comme outil. C'est le marteler lui-même qui découvre le « tournemain » spécifique du marteau. Le mode d'être de l'outil, où il se révèle à partir de lui-même, nous l'appelons l'*être-à-portée-de-main*. C'est seulement parce que l'outil a *cet* « être- en-soi », au lieu de se borner à survenir, qu'il est maniable au sens le plus large et disponible. Aussi aigu soit-il, l'*avisement-sans-plus*<sup>\*</sup> de tel ou tel « aspect » des choses est incapable de découvrir de l'étant à-portée-de-la-main. Le regard qui n'avise les choses que « théoriquement » est privé de la compréhension de l'être-à-portée-de-main. Cependant, l'usage qui se sert de..., qui manie n'est pas pour autant aveugle, il possède son mode propre de vision qui guide le maniement et procure [à l'outil] sa choséité spécifique. L'usage de l'outil se soumet à la multiplicité de renvois du « pour... »

La vue propre à cet ajointement est la *circon-spection*<sup>\*\*</sup>.

Le comportement « pratique », n'est pas « athéorétique » au sens d'une absence de vision, et sa différence avec le comportement théorique ne consiste pas seulement en ce que l'on considère dans un cas et *agit* dans l'autre, ou en ce que l'agir, pour ne pas rester aveugle, applique de la connaissance théorique : au contraire le considérer est tout aussi originellement un se-préoccuper que l'agir a *sa* vue *propre*. Le comportement théorique est cette vue qui cesse d'être circon-specte pour aviser sans plus. Mais l'avisement, quoique non circon-spect, n'est pas pour autant dépourvu de règles, puisqu'il élabore son canon sous la forme de la *méthode*.

### *Etre et temps*, §15

« Il serait insensé de donner l'assaut, tête baissée, au monde technique ; et ce serait faire preuve de vue courte que de vouloir condamner ce monde comme étant l'œuvre du diable. Nous dépendons des objets que la technique nous fournit et qui, pour ainsi dire, nous mettent en demeure de les perfectionner sans cesse. Toutefois, notre attachement aux choses techniques est maintenant si fort que nous sommes, à notre insu, devenus leurs esclaves.

Mais nous pouvons nous y prendre autrement. Nous pouvons utiliser les choses techniques, nous en servir normalement, mais en même temps nous en libérer, de sorte qu'à tout moment nous conservions nos distances à leur égard. Nous pouvons faire usage des objets techniques comme il faut qu'on en use. Mais nous pouvons en même temps les laisser à eux-mêmes comme ne nous atteignant pas de ce que nous avons de plus intime et de plus propre. Nous pouvons dire « oui » à l'emploi inévitable des objets techniques et nous pouvons en même temps lui dire « non », en ce sens que nous les empêchions de nous accaparer et ainsi de fausser, brouiller et finalement vider notre être.

Mais si nous disons ainsi à la fois « oui » et « non » aux objets techniques, notre rapport au monde technique ne devient-il pas ambigu et incertain ? Tout au contraire : notre

rapport au monde technique devient merveilleusement simple et paisible. Nous admettons les objets techniques dans notre monde quotidien et en même temps nous les laissons dehors, c'est-à-dire que nous les laissons reposer sur eux-mêmes comme des choses qui n'ont rien d'absolu, mais qui dépendent de plus haut qu'elles.

### Questions III

« Qu'est-ce que la technique moderne ? Elle aussi est un dévoilement. C'est seulement lorsque nous arrêtons notre regard sur ce trait fondamental que ce qu'il y a de nouveau dans la technique moderne se montre à nous.

Le dévoilement, cependant, qui régit la technique moderne ne se déploie pas en une production au sens de la *poiesis*. Le dévoilement qui régit la technique moderne est une provocation (*Herausfordern*) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (*herausgefordert*) et accumulée. Mais ne peut-on en dire autant du vieux moulin à vent ? Non : ses ailes tournent bien au vent et sont livrées directement à son souffle. Mais si le moulin à vent met à notre disposition l'énergie de l'air en mouvement, ce n'est pas pour l'accumuler.

Une région, au contraire, est provoquée à l'extraction de charbon et de minerais. L'écorce terrestre se dévoile aujourd'hui comme bassin houiller, le sol comme entrepôt de minerais. Tout autre apparaît le champ que le paysan cultivait autrefois, alors que cultiver (*bestellen*) signifiait encore : entourer de haies et entourer de soins. Le travail du paysan ne provoque pas la terre cultivable. Quand il sème le grain, il confie la semence aux forces de croissance et il veille à ce qu'elle prospère. Dans l'intervalle, la culture des champs elle aussi, a été prise dans le mouvement aspirant d'un mode de culture (*Bestellen*) d'un autre genre, qui requiert (*stellt*) la nature. Il la requiert au sens de la provocation. L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée. L'air est requis pour la fourniture d'azote, le sol pour celle de minerais, le minerai par exemple pour celle d'uranium, celui-ci pour celle d'énergie atomique, laquelle peut être libérée pour des fins de destruction ou pour une utilisation pacifique. [...]

La centrale électrique est mise en place dans le Rhin. Elle le somme (*stellt*) de livrer sa pression hydraulique, qui somme à son tour les turbines de tourner. Ce mouvement fait tourner la machine dont le mécanisme produit le courant électrique, pour lequel la centrale régionale et son réseau sont commis aux fins de transmission. Dans le domaine de ces conséquences s'enchaînant l'une l'autre à partir de la mise en place de l'énergie électrique, le fleuve du Rhin apparaît, lui aussi, comme quelque chose de commis. La centrale n'est pas construite dans le courant du Rhin comme le vieux pont de bois qui depuis des siècles unit une rive à l'autre. C'est bien plutôt le fleuve qui est muré dans la centrale. Ce qu'il est aujourd'hui comme fleuve, à savoir fournisseur de pression hydraulique, il l'est de par l'essence de la centrale. [...] Mais le Rhin, répondra-t-on, demeure de toute façon le fleuve du paysage. Soit, mais comment le demeure-t-il ? Pas autrement que comme un objet pour lequel on passe une commande (*bestellbar*), l'objet d'une visite organisée par une agence de voyages, laquelle a constitué (*bestellt*) là-bas une industrie des vacances. »

**"La question de la technique » (1953), in *Essais et Conférences*, Gallimard**